



Je montai dans la pirogue où le garde Mamadou Koné, son mousqueton en bandoulière, avait déjà pris place. Les six percheurs, trois à l'avant et trois à l'arrière, attendaient debout l'ordre du départ. « Monsieur Patron, s'écria le garde, laptots ya complètement prêts, attend seulement parole de ton bouche. » C'était la première fois que je m'entendais appeler « Patron ». Cela me remua bizarrement. Au lieu de répondre immédiatement, je me tournai instinctivement pour regarder encore une fois ma mère. Je la vis qui atteignait le sommet de la dune. Le vent faisait flotter autour d'elle les pans de son boubou et soulevait son léger voile de tête. On aurait dit une libellule prête à s'envoler. Peu à peu sa silhouette élégante disparut derrière la dune, comme avalée par le sable. Avec elle disparaissaient Amkoulel, et toute mon enfance.

La voix du garde réitérant sa demande me tira de ma rêverie. Je n'étais plus un petit garçon couvé et protégé par sa mère, mais un « Monsieur Patron » dont un garde de cercle armé d'un mousqueton à baïonnette et six laptots gaillards attendaient les ordres. Je ne sais comment me vint automatiquement aux lèvres une formule que j'avais entendue bien des fois dans la bouche des officiers à Kati et que je prononçai d'un air sérieux, la soulignant d'un geste énergique :

« Eh bien, si tout le monde est prêt, en avant, marche ! » Le plus grave est que, tout à coup, je me sentis bêtement fier de moi-même. Coiffé de mon casque colonial, oubliant pour un instant mon statut d'*écrivain temporaire à titre essentiellement précaire et révocable*, je me prenais pour un grand chef...

« *Aïwa* ! s'écria Mamadou Koné. Allons-y ! »

Les laptots, avec un ensemble admirable, soulevèrent leurs perches et, d'un ample mouvement, les plongèrent dans l'eau. Pesant sur elles de tout leur poids, ils réussirent à nous dégager des boues de la rive. La pirogue se cabra comme un cheval piqué par des éperons, puis elle s'éloigna lentement de la berge, laissant derrière elle des remous jaunâtres.

Parvenue dans une zone où le courant descendant nous était favorable, elle prit une allure de plus en plus rapide, tanguant doucement de droite à gauche sous les coups rythmés des percheurs. La dune sableuse de Koulikoro s'effaçait peu à peu dans les lointains.

Je me tournai vers l'avant. La proue de l'embarcation fendait en deux les eaux soyeuses et limpides du vieux fleuve dont le courant nous portait, comme pour m'entraîner plus vite vers le monde inconnu qui m'attendait, vers la grande aventure de ma vie d'homme.

Amadou Hampâté Bâ, *Amkoulel, l'enfant peul. Mémoires*, 1991